

La plume féroce d'un chroniqueur rugueux

LA PROSE DE DIMITRI VERHULST

15

Lorsque l'auteur flamand Dimitri Verhulst (° 1972) a surpris le monde en 2006 avec son roman autobiographique tragicomique *La Merditude des choses*¹, il n'était encore qu'un parfait inconnu. Des neuf livres publiés depuis 1992, un seul avait attiré l'attention: *Hôtel Problemski*², un reportage-fiction sur un centre d'accueil pour demandeurs d'asile où il avait séjourné sous une fausse identité de réfugié. Le livre fut remarqué à cause du regard impitoyable avec lequel Verhulst analysait non seulement la politique d'accueil des réfugiés, mais les réfugiés eux-mêmes. Ce genre de chose ne se faisait pas à l'époque. Les demandeurs d'asile étaient par définition des victimes que l'on ne pouvait critiquer. Mais sa propre expérience des établissements d'accueil et d'hébergement et des cliniques a permis à Verhulst de percer la réalité au-delà des façades. Il a révélé que les demandeurs d'asile dans le centre se rendent coupables de racisme les uns envers les autres, et en a déduit qu'il y a des fripouilles partout, même dans les centres d'accueil.

En 2006, le jury du prix littéraire AKO, une importante distinction en néerlandophonie, plaça *La Merditude des choses* sur sa liste préliminaire des lauréats, et ce fut le coup d'envoi d'une marche triomphale pour Verhulst. Le point culminant de ce roman sur les vies dissolues de *losers* déjantés et d'asociaux délinquants dans les quartiers pourris de Flandre est le chapitre *Tour de France*, où un oncle du personnage principal, le jeune Dimitri, organise un concours de beuverie sous la forme d'un Tour de France alcoolique. Ce Tour de la Picole est la plus belle scène du film de Felix van Groeningen inspiré du livre et tourné en 2008³. Mais aussi amusant soit-il, le film n'arrive pas à la cheville du livre, car ce que fait Verhulst, c'est de la littérature à l'état pur. Les brillantes éruptions stylistiques et explosions de mots qui se succèdent chez lui sont hélas absentes du film.

À ce jour, une centaine de milliers d'exemplaires ont été vendus de ce roman dont la force réside dans les effets de contraste et qui tourne en ridicule non seulement le côté pile de la société, mais également son côté face et la suffisance blessante de gens soi-disant comme il faut dans leurs petites familles modèles.



Dimitri Verhulst

photo Kl. Koppe.

«La polka des familles»

Le lecteur qui, après *La Merditude des choses*, goûtera aux autres œuvres de Verhulst, découvrira un nouvel univers linguistique et une autobiographie habile qui lui ouvrira les yeux sur les travers de la société occidentale. Tous ses livres traitent de questions sociales actuelles. On le constatait déjà dans *De verveling van de keeper* (Le Spleen du gardien de but, 2002), un roman où il se payait la tête du nationalisme flamand en hissant au rang de champion du monde un club de foot flamand. Il considérait lui-même ce livre comme une attaque contre le *Vlaams Blok*, le parti politique xénophobe qui deviendra plus tard le *Vlaams Belang*. En exprimant clairement son engagement, Verhulst se situe dans la tradition de grands écrivains flamands tels Louis Paul Boon (1912-1979), Hugo Claus (1929-2008) et, plus récemment, Tom Lanoye (° 1958).

Presque toujours, les histoires de Verhulst se déroulent dans ces institutions où les gens vont à la rencontre de leur malheur, mais les personnages qui essaient coûte que coûte de s'adapter à ce qui est considéré comme normal connaissent souvent un sort encore pire. Dans *La Merditude des choses*, Dimitri lui-même se voit placé en institution

par la Protection de la jeunesse, et tous les livres de Verhulst tournent en fait autour de cette donnée autobiographique. Ses personnages sont des parents en échec dont les enfants négligés sont largués dans des homes ou des familles d'accueil.

C'est également le sujet du livre-cadeau de la Semaine du livre 2015 de Verhulst, *De zomer hou je ook niet tegen* (On n'arrête pas non plus l'été - le livre-cadeau de la Semaine du livre est une nouvelle dont il est fait commande chaque année à un auteur de premier plan, dont l'édition est subventionnée par les pouvoirs publics néerlandais et qui est distribuée gratuitement). Cette courte œuvre, publiée à 723 000 exemplaires, n'est pas du meilleur Verhulst, mais elle donne un accès intéressant à son œuvre. C'est l'histoire de Sonny, un polyhandicapé. Feu sa mère a entretenu jadis une relation avec Pierre, un sexagénaire. Pierre kidnappe le garçon incontinent et baveux et l'emmène au sommet d'une montagne en Provence pour lui raconter, en guise de cadeau pour son seizième anniversaire, l'histoire de l'amour entre sa mère et lui. Leur relation s'est rompue parce que Pierre refusait de faire un enfant avec elle, mais il n'a pas non plus voulu entraver son désir d'enfant. Elle est donc tombée enceinte d'un homme anonyme et a mis au monde, selon les mots de Pierre, «une plante en pot». Pierre ne voulait pas d'enfant avec son grand amour, parce qu'il ne voulait pas de ce qu'il appelle «la polka des familles».

Pourquoi les personnages de Verhulst ont tellement en horreur la vie de famille, nous pouvons le déduire de chacun de ses livres, en commençant par le recueil de nouvelles *De kamer hiernaast* (La Chambre d'à côté, 1999). Il y dépeint sa mère biologique, sous son vrai nom, comme un être obèse, bête et monstrueux. Il s'agit d'un règlement de comptes impitoyable qui a poussé la mère de Verhulst à porter plainte en diffamation contre son propre fils. Sans succès par ailleurs.

Ce que Verhulst hait le plus chez sa mère sont ses tentatives de mener une brave petite vie bourgeoise, comme il le décrit une nouvelle fois dans un style grotesque dans le roman *De laatste liefde van mijn moeder* (Le Dernier Amour de ma mère, 2010). Chronologiquement, cette partie de l'autobiographie de Verhulst se situe avant *La Merditude des choses*. *De laatste liefde van mijn moeder* raconte l'épisode qui se termine ainsi: l'enfant, qui se prénomme ici Jimmy, est jeté à la rue par sa mère Martine. La mère, un sac à graisse inculte de trente ans, travaille dans une fabrique où elle assemble des selles de vélo et passe le reste de son temps à bouffer et regarder des séries télévisées. Après avoir divorcé du père de Jimmy, elle veut fonder une petite famille modèle avec son nouvel amant Wannes. Elle-même, mais aussi Jimmy, 11 ans, doivent pour cela être dotés d'une identité fictionnelle. Dans *De laatste liefde van mijn moeder*, Verhulst étaile de façon inimitable son aversion profonde pour l'idéal petit-bourgeois et mesquin de Wannes et Martine.

Ces deux-là personnifient l'image de l'être humain présentée dans *Godverdomse dagen op een godverdomse bol* (Putains de jours sur un putain de globe terrestre): des êtres sans honneur, détraqués, des idiots congénitaux qui n'existent que pour eux-mêmes, sans amour et sans idéaux. *Godverdomse dagen op een godverdomse bol* fut distribué gratuitement comme supplément du magazine hebdomadaire *Humo* en 2008 et reçut en 2009 le prix de littérature Libris. Le jury, dans son éloge, salua une comédie sardonique, un feu d'artifice de langage et une imposante prestation littéraire de

quelqu'un qui maîtrise le métier d'écrivain jusque dans ses moindres détails. «Un livre qui pousse le lecteur dans ses derniers retranchements, qui le force à prendre parti».

Le roman *Kaddisj voor een kut* (Kaddish pour une conasse, 2014) incite également le lecteur à songer à ses choix, en particulier celui de mettre au monde des enfants. Les conditions dans les homes pour la jeunesse où Verhulst situe ce roman sont aussi déchirantes que réalistes. Le personnage principal raconte comment deux de ses anciens compagnons du *Home Zonnekind* (Home Enfant du soleil) se retrouvent à la une des journaux après avoir assassiné leurs propres enfants. D'après le narrateur, c'est une conséquence logique de leur jeunesse passée en institution, parce que les enfants des homes «ne savent pas s'y prendre avec la vie de famille, qui ne leur a jamais été enseignée». Comme c'est souvent le cas lorsqu'il fait référence à sa propre expérience dans les homes, Verhulst y est par certains traits un prêcheur qui prône les «valeurs de la famille». Mais, dans ses moments forts, c'est avec beaucoup d'humour et de brio stylistique qu'il dépeint son horreur à la fois de la vie de famille et de la façon immonde dont on se comporte, dans beaucoup d'institutions, envers les enfants, les vieux, les handicapés, les fous et tous ces gens pour qui la vie de famille n'est plus une option.

Tous ces thèmes se rejoignent de façon sublime dans le roman *Comment ma femme m'a rendu fou* (2013)⁴. Verhulst y exprime une fois de plus son aversion pour le mariage et la famille, et pour une institution dans laquelle le personnage principal, Désiré Cordier, 74 ans, se laisse volontairement placer. Il fait semblant d'être atteint de démence, parce que c'est la seule manière de se débarrasser de son horrible épouse. Après une lourde batterie de tests médicaux, il atterrit dans une institution gériatrique fermée, Lumière d'hiver. Les descriptions du mariage infernal de Désiré et de ses efforts de plus en plus déjantés pour y échapper sont pleines d'un humour très corrosif. Pour être officiellement déclaré dément, il doit logiquement se comporter comme un idiot complet dépourvu de cervelle et de mémoire. Ce n'est guère une sinécure, ce n'est finalement une vie pour personne.

On se rend compte au fur et à mesure que le mariage de Désiré et toute son existence terne dans laquelle il végète physiquement et mentalement sont une métaphore de la vie. Désiré semble trouver «chouette» son entreprise d'évasion et il est rongé par le regret de ne pas avoir pensé plus tôt à concevoir sa vie comme un rôle dans une pièce de théâtre dadaïste, au lieu de la prendre au sérieux. Les bizarres lubies qu'il invente pour convaincre sa femme et ses enfants ainsi que les voisins, dans sa rue ô combien comme il faut, qu'il est dément, sont pour lui le lever de rideau de son absurde représentation.

La pièce elle-même se joue au Home Lumière d'hiver, où les fous peuvent faire semblant d'être «normaux» grâce à un décor dadaïste spécialement conçu pour eux. Tel ce faux arrêt de bus, dont la fonction est de donner aux fous l'illusion qu'ils peuvent s'enfuir quand ils le souhaitent, comprenant même un indicateur de direction vers une ville qui n'existe pas. Désiré séjourne nettement plus volontiers dans l'abribus de cette «liaison-fantôme vers autre part», attendant un bus qui ne viendra jamais, que dans les impasses de la «vraie» vie. Jadis, alors qu'il était jeune bibliothécaire, il avait écrit un essai théorique sur Érasme. Après avoir réussi l'examen d'admission de l'institution psychiatrique, il peut enfin chanter à tue-tête, sans gêne, son *Éloge de la folie*.

Il n'est pas rare que Verhulst fasse référence à de grands classiques de la littérature universelle, davantage pour l'humanisme que pour le religieux. Dans *Bloedboek* (Livre de sang, 2015), sa réécriture des cinq premiers livres de l'Ancien Testament, il montre que la tradition judéo-chrétienne ne repose que sur de l'*horreur*. Sa version du *Pentateuque*, en dépit d'ingénieuses trouvailles linguistiques, ne peut certes rivaliser avec l'original. Il n'en reste pas moins que ce *Bloedboek*, acerbe et jubilatoire à souhait, est du plus pur Verhulst. Un romancier que l'on a déjà rebaptisé le Jacques Brel flamand. Une plume féroce, un chroniqueur rugueux de ce qui n'est pas très ragoûtant dans le monde, et en particulier en Belgique.

Elsbeth Etty

Critique littéraire.

E.etty@nrc.nl

Traduit du néerlandais par Danielle Losman.

19

Notes

- 1 Titre original : *De helaasheid der dingen*. La traduction française, signée Danielle Losman, a paru aux éditions Denoël de Paris en 2011.
- 2 Titre original: *Problemski Hotel*. La traduction française de Danielle Losman a été publiée aux éditions Christian Bourgois de Paris en 2005.
- 3 Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 1, 2010, p. 72-74.
- 4 Titre original: *De Laatkomer*. La traduction française, signée Danielle Losman, a paru aux éditions Denoël de Paris en 2015.